

Aïcha Liviana Messina

Poser me va si bien



Extrait de la publication

Poser me va si bien

Aïcha Liviana Messina

Poser me va si bien

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-078-3
www.pol-editeur.fr

16 novembre 2001. Est-ce que je peux reprendre tes mots?

c'est à toi, ce n'est à personne : lorsque tu me dis ça, tu me touches, tu me tues. Je crois que M.B. dit « libérer le sacré de son essence ». Je pause (pose) dans un atelier de sculpture et c'est un peu ça que je ressens. On me touche en tout cas c'est sûr, dans l'argile au moins. Maintenant que les sculptures sont presque terminées, je ne ressens plus toute l'incommodité de ma position – à présent j'ai l'impression d'être complètement à l'extérieur. Et puis je pause dans un atelier de dessin aussi et hier il y avait deux femmes sculpteurs qui n'arrivaient pas du tout à me dessiner, mais elles ont voulu qu'on recommence encore la semaine

prochaine... alors c'est une histoire déjà. Dans tous les cas personne n'arrive à « faire » mon visage (il y en a qui sont vraiment comiques).

4 décembre 2001. La justesse d'une ellipse.

Je ne pose pas en ce moment, ça me repose énormément (très dure d'être immobile : il faut oublier qu'on a la possibilité du mouvement, autrement on se sent prisonnier; il faut la liberté dans l'inertie, donc; mais on n'oublie pas, on s'épuise dans « une » pose, tantôt du dehors, tantôt du dedans; c'est très proche d'une sensation musicale : quand on sent que la musique n'est nulle part, ça devient presque intolérable – je ressens ça surtout quand je connais très bien les morceaux – une profonde joie, et une grande détresse).

8 décembre 2001. Pose-récit.

Le récit de la pose. J'ai posé dans deux types d'atelier. L'atelier de sculpture, l'atelier de dessin. Dans les ateliers de dessin il s'agit au départ de changer de pose toutes les cinq à dix minutes.

Récemment j'ai trouvé une sorte de grâce à ça : trouver un moment d'immobilité et le quitter pour en trouver immédiatement un autre. Mais on verra que ce n'est pas exactement cela : ce n'est pas trouver et quitter, pas dans ce sens-là.

Je dis récemment parce qu'au début j'étais paniquée à l'idée de devoir trouver à chaque fois de nouvelles poses... avant même de quitter une pose je me disais : que faire... que faire de ce corps, où, dans quelle pose trouver l'expression « adéquate » (j'avais peur de ne pas trouver de pose et de me retrouver sans lieu, complètement exposée, maladroite). Ce que je voulais alors c'était juste trouver refuge dans l'immobilité : l'immobilité qui me cachait (tu me comprends? Me figer dans l'immobilité, mais sans la vouloir, sans l'aimer, la cherchant pour ne pas l'attendre, peut-être). Chaque pose était un refuge, je m'y accrochais pour ne rien vivre finalement, rester figée-cachée : je voulais un être sans corps, mais j'étais du coup massivement et douloureusement immobile! Je ne sais pas si c'est pour ça que les deux femmes sculpteurs n'arrivaient pas à me dessiner (ce serait trop facile, je n'en sais pas plus). Je comprends en tout cas leur embarras, dont elles me parlaient avec humour, presque pour s'excuser. J'ai

aimé qu'on me dise de revenir. Alors à nouveau : pose – pose – pose... six clichés en une heure, puis quatre, puis trois.

Cette seconde fois j'ai compris quelque chose, le mouvement de ça. Ils étaient alors plus nombreux et je pense que ce n'était pas indifférent pour moi qu'il y ait enfin la femme qui vit dans cet atelier et qui fait de la gravure (c'est grâce à elle que ces séances de dessin existent). Comme c'était la seconde fois, comme il y avait ce désir que je revienne, je ne voulais plus être là avec la même peur : plutôt avec une autre.

J'ai recommencé donc : pose pose : entre deux poses, quel mouvement, quel temps ? Avant cette interruption m'exposait à une effrayante nudité dont je ne voulais pas et que je n'aimais pas. C'était une interruption, ce n'était pas un mouvement, une transformation. Au début j'ai commencé par comprendre cela (par le travail que j'avais déjà amorcé pendant cette seconde séance, mais trois heures de pose me laissent le temps, à la fois de me confronter à mon travail, et après coup de discerner des étapes). Entre deux poses plus d'interruption, du mouvement, un glissement, une sorte de danse, mais peut-être pas de la danse justement (puisque c'est de la pose). Mais danse au

sens où la sensation de ces mouvements m'a donné la joie de la pose. Il n'y avait plus l'interruption de l'immobilité mais un glissement, et il n'y avait plus vraiment l'immobilité au sens de fixation – le figé de l'immobilité – mais une respiration, simple. Je n'essayais plus de me cacher, je me posais là où je pouvais, et je pouvais toujours. Je pouvais me poser n'importe comment aussi (le mouvement de se poser et la pose qui en résulte, très simple, pas recherché, la seule exigence est qu'on arrive à tenir). C'était glisser : se taire (la pose est ce *tacere*) : laisser ouvert cela (l'inertie est cette ouverture). C'est pour ça que j'ai dit liberté dans l'inertie. Inerte au sens de posée, déposée, heureuse de cela. Je ne sais pas, tu parles de « masse » dans *Corpus*, est-ce que cette inertie-là est de la masse ? C'est de l'inertie mais ça respire. Tu parles aussi de touché, être non pas au-dehors mais hors. Mais il y a quand même ces moments où je n'y arrive plus, où je suis saturée, où je respire avec impatience. Est-ce que cette impatience est une *tension* différente mais qui demeure extension (parce qu'il n'y aurait rien d'autre que de l'extension) ? Pour moi les poses évoquent beaucoup de choses : les pages de Lévinas dans *De l'existence à l'existant* sur le lieu, les pages de Blan-

chot sur la nuit et sur le cadavre, les pages de Merleau-Ponty dans *L'Œil et l'Esprit*. Dans les poses il y a cette recherche du lieu où se poser et se déposer et se délivrer, respirer (les animaux quand ils sont immobiles respirent très profondément, on dirait qu'ils sont « concentrés »).

(Comme tout cela est assez long, je ne parlerai pas des poses dans l'atelier de sculpture, qui durent évidemment beaucoup plus longtemps, là j'ai beaucoup plus rapport au travail des autres qui me guident dans mon immobilité.)

J'avais dit la musique : je pensais à ce glisser sans corps.

Très hypothétiquement, je dirais : la pose = un glisser du corps parce qu'on glisse pour se poser-déposer. Ce qui rend cette immobilité dans laquelle on se trouve et se découvre libre, joyeuse, ouverte. Évidemment, je parle d'inertie, mais parce que c'est long la pose, c'est dur pour le corps, et pourtant elle n'existe que si le corps se dépose : comme s'il se reposait en elle en même temps qu'il se détachait d'elle (ce que je veux dire c'est qu'il faut à la fois tenir l'immobilité et se libérer d'elle par elle – mais d'un se libérer qui n'est pas autre

chose qu'une sorte d'immobilité dédoublée ; tenir immobile pour libérer l'immobile ; comme être patient pour se libérer de la patience du temps – jouir par la patience de la patience, de ce qui n'arrive pas ? – il ne s'agit pas d'effectivité évidemment, car j'éprouve toutes ces sensations comme impossibles, dès que je sens la joie je sens l'impatience. Est-ce que je suis claire ? Je m'y essaye).

Mais aussi, parfois, je perds cette joie-là, je la cherche, je me sens fatiguée, je cherche alors non pas à fuir les regards dans l'immobilité mais à fuir l'immobilité où je me vois inerte. C'est une sensation qui m'a rappelé la musique. De la musique j'en ai le plus souvent besoin, je reste immobile pour écouter mais parfois aussi je ne peux plus écouter, je me sens prisonnière du chant (Foucault en parlait à propos de Blanchot), rattrapée par une sorte d'inertie et de besoin de bouger, pour m'en sortir. C'est très flou.

Là je viens d'écrire une histoire, je viens de faire comme s'il y avait différents moments. Mais je ne suis jamais traversée par une seule sensation à la fois, je suis déconcentrée, constamment.

12 janvier 2002. Hypothèse.

La pose de mercredi a été très dure, il faut tenir deux heures une même pose; il faut se faire solide et ne jamais penser à autre chose je crois. Je ne t'avais pas parlé de l'atelier de sculpture. Je ne sais pas très bien encore; c'est plus endurant et les gens se taisent rarement. Il y a toujours un fond de musique baroque, de la guitare. Cette pose-là m'a brisé le corps; toute ma fatigue apparaît; d'une séance à l'autre ce sont de nouveaux points de tension qui se solidifient, de nouveaux reliefs. Je crois même que je perds les élèves parce que le corps comme ça devient illisible. Mais ce n'est qu'au moment où les sculptures, elles, deviennent visibles que j'arrive à me poser (c'est une hypothèse, quelque chose change en tout cas). Je me demande comment me délier...

21 janvier 2002. Image et modèle vivant...

Image et modèle vivant.

Lequel des deux est le plus frappant? La différence est peut-être entre frapper et effrayer.

Moi, en tout cas, je l'étais à tes mots : vous voulez me demander quelque chose?... Affreux revers (?) de la grâce : tu me vouvoies.

Balbutiement du modèle : j'avais vraiment envie de disparaître! (J'ai dit n'importe quoi, je ne savais pas que tu ne m'avais pas reconnue : quelle violence quand on ne sait pas!)

1^{er} février 2002. Fin.

Mercredi, j'ai fini un cycle de pose (sculpture) : je me sens libérée, maintenant que tout est dans l'argile – avec le visage cependant, jamais vraiment terminé.

28 février 2002. *Ill at home.*

Vraie disgrâce, je ne donne plus cours, je lis *Le Monde diplo* en somnolant, les antibio ont un drôle d'effet. Mais je me soigne car samedi je pose toute la journée à Dreux et ça c'est obligatoire (poser est bien plus épuisant que courir, il y a plus d'un modèle qui s'évanouit). Je t'en parlerai puisque tu écris un livre sur la nudité. Tu vois, ça

ne m'est même pas venu à l'idée que posant, je suis nue. C'est que la pose efface quelque chose de la nudité pour restituer autre chose... une pose – de la pose !

2 mars 2002. Ce qu'il reste de moi après la pose.

Je t'ai dit que la pose effaçait la nudité. Je préfère dire qu'elle l'arrête ou la suspend, tout simplement en donnant au corps un lieu (ou plutôt, c'est le corps qui s'empare du lieu). Mais comme je te disais, il y a un moment où, par fatigue, le corps en est expulsé : il est sur l'arête de la nudité. Là aussi je n'ai pas l'énergie.

25 mars 2002. Idiot.

Aujourd'hui la pose était très étrange, je me suis confondue avec toutes ces images de modèles, dont ta cruauté non sanglante. Je t'enverrai la suite du récit de la pose.

Évidemment le trouble est, entre le modèle et l'artiste, parfois pénible, parfois assez émouvant. Mais aujourd'hui je posais dans l'atelier d'une Amé-

ricaine, il ne s'est pas passé grand-chose à part que je me suis sentie testée, comme la « cruauté ». Et qu'il n'y a pas eu ce souffle, mais des interruptions saccadées, violentes, des poses mal choisies car on me les impose. (Ça me fait penser au travail de Charcot qui demande à ses malades de poser, alors que pour moi il s'agit juste d'habiter un lieu, de respirer, d'être touchée mais toujours de loin, jusqu'à me retrouver ailleurs, mais sans respirer – je me sens libre quand une sculpture est terminée... La suite dans le récit, j'ai du grec à faire pour demain.)

27 mars 2002. Aristote, l'âme... quelque chose du corps.

Aristote : l'âme ce n'est pas le corps mais *quelque chose du corps*.

(Voici quelques notes que j'ai prises lundi juste après la pose. Est-ce que tu vas pouvoir me déchiffrer?... Toi qui me demandes de chercher dans Blanchot, où ça efface.)

La violence dont je te parle : dans l'atelier de Betsy je me suis sentie jetée dans l'espace. Il n'y

avait pas d'espace clairement défini pour le modèle. J'étais plus nue que modèle. Là était la cruauté (non sanglante) : là était son point de départ.

Au départ je n'ai pas trouvé le repos et le refuge, le corps n'avait pas de lieu. J'ai été vite prisonnière : que faut-il faire ? Comment plaire ?

Vraiment, comme la cruauté non sanglante : je me sens nue si ne je trouve pas où me poser, alors je sors de l'espace (je jaillis) : je m'expose (évidemment). Je suis trop moi, « je » est prégnant, et l'espace, une blessure.

Alors que quand je pose (sans violence), pas de déchirure (spatiale), pas de dépense (temporelle). Il n'y a même pas vraiment quelque chose à retenir. Pose : c'est dans un lieu que ça respire.

Quand je cherche la pose c'est souvent le regard qui commande. J'arrête d'abord une expression de mon visage (sans savoir où est le corps, mais il n'est pas si loin que ça – parfois, par souci de confort, il y a une main à replacer, ou un pied). Une expression, pas tellement un regard :

j'arrête une pose et le regard se perd. Comme si tout le mouvement, et le rythme du regard se ramassaient dans une pose – jusqu'à épuisement du modèle. C'est flou, mais il faut penser que le regard à ce moment-là est très incertain, et pourtant solide. Vide, et pourtant patient.

Je dis respiration. La pose est une respiration (du lieu). C'est cela qu'efface l'œuvre. C'est pour ça que je pense à Aristote. Une sculpture, un dessin, ça ne respire pas (alors qu'un livre, oui, non?). Entre le modèle et l'œuvre, il y a un rapport d'homonymie mais l'essence est différente. L'œuvre est-elle séparée de l'essence? Ou est-ce l'inverse, est-ce le modèle qui est séparé de l'essence? (412b).

Mais lorsqu'on est en train de « me faire » (sculpture et dessin, ce n'est pas pareil, la sensation de toucher est commune mais ça ne touche pas de la même façon justement. Tout ça est érotique au sens fort, au sens où on me touche mais ailleurs – mais je suis là pour le touché, pour le regard fixe et attentif qui se poursuit presque mécaniquement dans le toucher des mains. Érotique car il y a de l'amour dans ce regard-là, et du désir chez le modèle d'être touché mais ailleurs – et c'est sa façon d'aimer à lui, au

modèle. J'aime ça en tout cas), je me sens prise (captive même) dans le travail, dans les difficultés. Surtout lorsqu'on me modèle : au début c'est une masse (l'argile), c'est souvent au cours de la troisième séance ou de la cinquième heure qu'une forme se tient vraiment, et tient debout. Ce n'est qu'à ce moment que je me sens détachée – que je commence à être détachée. Les premières semaines, les premières heures, je m'épuise.

Lorsqu'on arrive au peaufinage, lorsqu'il faut rendre les courbes plus creuses, plus courbes, les lignes plus lisses ou plus rugueuses, alors on me touche encore plus. Je pourrais presque me sentir chatouillée. Mais ce n'est pas de la caresse. Au contraire : je m'en vais, je me libère. C'est un touché qui m'a quittée déjà.

Aristote, 412a : l'âme est substance au sens de forme d'un corps naturel possédant la *vie* en puissance.

Et un peu plus haut : la vie telle que je l'entends consiste à se nourrir soi-même, à croître et à dépérir.

Achevé d'imprimer en avril 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1905
N° d'imprimeur : 051156
Dépôt légal : mai 2005

Imprimé en France



Aïcha Liviana Messina
Poser me va si bien

Cette édition électronique du livre
Poser me va si bien d'AÏCHA LIVIANA MESSINA
a été réalisée le 19 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2005
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820783)
Code Sodis : N44606 - ISBN : 9782818005453
Numéro d'édition : 136352